

—
TECHNO-RACISMES :
DE LA
(RE)PRODUCTION
TECHNIQUE
DE LA « RACE »
—

—
MAXIME CERVILLE
ET
FRANCK FREITAS
—

Qu'ils soient rendus invisibles par les mécanismes de ségrégation urbaine ou qualifiés de « minorités visibles » par les institutions publiques chargées de la régulation des médias, les groupes sociaux les plus vulnérables au racisme semblent pris au piège de la dialectique du visible et de l'invisible. Appréhendée ainsi, la catégorie de « race » elle-même peut être conçue comme une « image persistante »¹, une trace sédimentée des cultures coloniales qui aurait perduré en imprégnant les nombreuses médiations sociales et techniques qui se superposent au regard². L'enchevêtrement des régimes de visibilité et du racisme se manifeste à divers niveaux : dans les modes de production de l'information et de mise en récit du monde social, dans la distribution différenciée des espaces et temps sociaux, voire dans les techniques mêmes de production du champ visuel et perceptif, qui sont issues d'une histoire racialement marquée³. C'est ce dernier aspect que ce dixième numéro de la revue *POLI* souhaite appréhender : penser la recomposition permanente du visible et de l'invisible à partir de la question de la production et reproduction technique de la « race ». Le numéro propose ainsi d'interroger les formes d'intensification du racisme qu'activent les usages des technologies.

Les usages et contextes d'usage les plus ordinaires fournissent nombre d'exemples de l'interpénétration entre « race » et technologie. Si le sens commun pare la technologie

d'une aura de neutralité, sa conception et ses usages se trouvent toutefois configurés par les différents aspects de la conflictualité sociale. Enseignant vacataire dans une université française, l'un d'entre nous en a fait l'expérience dans un contexte professionnel, alors qu'il soumettait au service de la reprographie une demande de reproduction, pour une centaine d'étudiant·e·s, d'un texte de Kobena Mercer⁴ proposant une analyse critique de nus d'hommes noirs du photographe Robert Mapplethorpe⁵. « Il y a trop de noirs ! ». Telle fut la réponse de la responsable du service. La demande de photocopie fut refusée, mais de quel « noir » s'agissait-il en fait ? Du noir de l'encre ou du Noir saisi par Mapplethorpe, dont plusieurs photographies figuraient dans le texte ? Au-delà de sa maladresse, la réaction

1. P. Gilroy, « Scales and Eyes: "Race" Making Difference », in S. Golding (dir.), *The Eight Technologies of Otherness*, Londres et New York, Routledge, 1997, p. 190-196.

2. W. J. T. Mitchell, *Seeing Through Race*, Cambridge, Harvard University Press, 2012.

3. Pour une analyse des dimensions visuelles et perceptives de l'esclavage, voir par exemple N. Mirzoeff, « The Right to Look », *Critical Inquiry*, vol. 37, n°3, 2011, p. 473-496.

La “race” serait-elle le funeste fantôme dans la machine ?

de la responsable du service illustre combien les contraintes techniques participent de la définition (raciale) du champ de visibilité. Le malentendu, dans cette situation, ne saurait cependant être dissipé par une quelconque naturalisation de la technique ; la mésentente issue de ce refus demande au contraire à ce que soit interrogée l'évidence de la technique, dans ce cas les impensés de la xérogaphie comme mode de reprographie. Si la « race » semble ici hors de vue, elle n'en est pas moins

une présence spectrale qui hante l'artefact et son usage. La « race » serait-elle donc le funeste fantôme dans la machine ?

DÉFINIR LES TECHNO-RACISMES

Nous proposons de nommer « techno-racismes » les présupposés raciaux qui se trouvent inscrits dans les objets, appareils et dispositifs techniques, ainsi que dans leurs usages ; présupposés qui 1) privilégient de manière active, bien qu'implicite, les utilisateurs blancs ; 2) renforcent et légitiment l'exclusion ou l'exploitation de groupes minorisés ; 3) reproduisent et matérialisent l'idée de « race » ; 4) sont le support de normes raciales. Parler de « techno-racismes » ne revient pas à dire qu'il existerait des formations sociales racistes ne se matérialisant pas dans des objets et procédures techniques. Il s'agit plutôt de souligner combien les artefacts, les innovations technoscientifiques ou encore les moyens de communication portent nécessairement en eux la trace de la hiérarchie raciale qui structure les sociétés dont ils sont le produit. Si Marshall McLuhan considérait par exemple le médium comme une extension du corps humain, qu'en est-il de celles et ceux qui ont été historiquement exclus de la définition dominante de l'humain ?⁶ Au-delà d'imaginer un utilisateur idéal exclusif – marqué par la « race », le genre et la classe bien qu'il soit présenté sous les atours de l'universalisme – les technologies ont aussi directement pris part aux entreprises diverses de déshumanisation. Les populations colonisées, les peuples rendus à l'état de marchandise par la traite transatlantique, les groupes marginalisés voire exterminés en fonction d'un critère racial, n'ont-ils pas

4. K. Mercer, « Lire le fétichisme racial :

les photographies de Robert Mapplethorpe », trad. de M. Cervulle, in F. Voros (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des Porn Studies*, Paris, Éditions Amsterdam, 2015, à paraître.

La demande de photocopie concernait le texte original paru dans *Welcome to the Jungle. New Positions in Black Cultural Studies*, Londres et New York, Routledge, 1994, p. 171-219.

5. Voir R. Mapplethorpe, *The Black Book*, Munich, Schirmer/Mosel, 1986.

6. M. McLuhan, *Pour comprendre les médias*, Paris, Seuil, 1977 (1964).

7. E. Black, *IBM et l'Holocauste. L'alliance stratégique entre l'Allemagne nazie et la plus puissante multinationale américaine*, trad. de O. Demange, Paris, Robert Laffont, 2001.

8. V. Green, *Race on the Line. Gender, Labor & Technology in the Bell System, 1880-1980*, Durham, Duke University Press, 2001.

été *marqués* par la technologie ? Ainsi, comme le souligne l'ouvrage d'Edwin Black, *IBM et l'Holocauste*⁷, les machines à cartes perforées ont joué un rôle déterminant au sein de l'organisation du Troisième Reich, en facilitant notamment le recensement et l'extermination des populations juives et tziganes. La rationalisation par la technique est aussi cruciale pour la répartition des activités et des tâches et, dans l'économie capitaliste, elle ne saurait être dissociée de la question de la division raciale (et sexuée) du travail. C'est par exemple ce que montre l'étude de Venus Green qui porte sur les effets des réorganisations techniques du travail sur les opératrices blanches et non-blanches au sein de l'entreprise Bell⁸. Un tel questionnement invite à penser combien la naturalisation de la distribution inégale des outils et des compétences techniques peut être le corollaire de l'*instrumentalisation* de certains groupes⁹, c'est-à-dire de leur mise à disposition en tant qu'outils pour l'appareil de production.

On peut en outre considérer comme un discours techno-raciste un type d'écriture de l'histoire des sciences et des techniques qui occulte la contribution des groupes minorisés. Michael C. Christopher, qui évoque la relégation généralisée des inventeurs noirs dans les États-Unis des 19^{ème} et 20^{ème} siècles, donne ainsi l'exemple de Granville T. Woods, que l'histoire a placé dans l'ombre de Thomas Edison¹⁰. Cet inventeur noir né en 1856 a pourtant joué un rôle considérable dans l'innovation électrique et électromécanique de son époque. Il a notamment inventé un système de télégraphe à induction qu'Edison tentera de s'approprier en revendiquant la paternité devant les tribunaux, avant de finalement l'acheter à Woods une fois les deux procès intentés perdus. L'autre face de ce discours techno-raciste consiste à ignorer les pratiques et usages spécifiques des techniques que développent les groupes et individus marqués par l'expérience du racisme. C'est en particulier l'un des principes méthodologiques

qui guide la perspective de recherche d'Alondra Nelson que de partir de l'expérience concrète de ces utilisateurs et utilisatrices. Pour Nelson, la réduction de la technologie à une simple actualisation de la domination tend à éclipser la diversité des modes de réappropriation des techniques par les minorités, ainsi que les pratiques de « braconnage » liées à l'inscription de la technique dans la vie quotidienne¹¹.

Enfin, un troisième niveau de définition du techno-racisme pourrait considérer le renouvellement, dans les pratiques et discours scientifiques, des formes d'inscription de la « race » dans le corps. Paul Gilroy et Simone Browne s'accordent ainsi sur l'idée que le racialisme¹²

9. P. Tabet, « Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, vol. 19, n°3-4, 1979, p. 5-61.

10. M. C. Christopher, « Granville T. Woods. The plight of a black inventor », *Journal of Black Studies*, vol. 11, n°3, 1981, p. 269-276.

11. A. Nelson, *Technicolor. Race, Technology, and Everyday Life*, New York, New York University Press, 2001.

12. Pour A. Appiah, le racialisme désigne la croyance en la divisibilité de l'espèce humaine « en différentes catégories raciales, au sens où tous les membres d'une catégorie donnée auraient en commun des traits ou comportements qui les distingueraient des autres races ». Voir « Racisms », in D. T. Goldberg (dir.) *Anatomy of Racism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1990, p. 4-5.

13. P. Gilroy, *Between Camps. Nation, Culture and the Allure of Race*, Londres, Allen Lane, 2000 ; S. Browne, « Digital Epidermalization : Race, Identity and Biometrics », *Critical Sociology*, vol. 36, n°1, p. 131-150.

aurait changé d'échelle au cours du 20^{ème} siècle¹³. Le développement de nouveaux instruments de visualisation aurait selon eux repoussé les frontières de la racialisation au-delà de la peau (dermo-politique) pour s'installer dans le domaine du nano-politique. Autrement dit, la «race» se déploierait désormais à un niveau infra-scopique, notamment avec les tentatives de classification des populations humaines par la génétique ou l'imagerie neuronale. Aussi «l'épidermisation» dont parlait Frantz Fanon¹⁴ – cette inscription de l'infériorité à la surface de la peau – aurait-elle laissé place à une atomisation de la «race», les formes contemporaines de racialisme cherchant à en identifier les (pseudo) traces les plus infimes dans la matière corporelle. Ce changement d'échelle indissociable des transformations dans l'appareillage technique de la science est sans doute le révélateur d'une crise dans l'économie discursive de la «race». Face à la mise à mal du racialisme moderne et de ses bâtards scientifiques (craniométrie et autres «raciologies»¹⁵), le racisme contemporain affirme désormais sa volonté de voir l'invisible, au-delà de la surface de la peau.

LES CONTRIBUTIONS

À l'évidence, ce numéro ne prétend pas emprunter l'ensemble des voies de recherche ici dessinées. Tout au plus souhaite-t-il plai-

der en faveur de l'articulation d'une critique antiraciste de la technique et inciter à la poursuite du développement de recherches dans ce sens. Si les contributions réunies dans ce numéro font écho à la tentative de définition du techno-racisme à laquelle nous nous sommes employés ici, elles sont loin d'épuiser ses possibles résonances. Trois dimensions nous semblent particulièrement explorées par les auteurs de ce numéro : la reproduction technique de la «race» ; les représentations racialisantes de la technologie ; et enfin, les conflits de définition du racisme en ligne.

Lors d'un séjour de travail au Mozambique en 1977, le cinéaste Jean-Luc Godard alors engagé dans la conception d'un «appareil télévisuel d'État» pour le gouvernement de Samora Machel, aurait refusé d'utiliser une pellicule de Kodak en affirmant que celle-ci était intrinsèquement «raciste»¹⁶. Dans le sillage du questionnement soulevé par Godard, le texte inaugural de ce numéro explore la question du rôle que jouent les techniques cinématographiques dans la définition d'une image racialisée de l'humanité. Il s'agit de la traduction d'un célèbre passage du livre de Richard Dyer, *White*¹⁷. Le chercheur britannique y interroge les usages technologiques dans le domaine de l'éclairage cinématographique et, plus largement, la «culture de la lumière» qui a privilégié le visage blanc tout en construisant la représentation des Noirs en problème technique. Par le recours à l'étude de manuels de photographie, par l'analyse filmique et l'approche historique, il montre la convergence de la hiérarchie raciale et de la distribution de la visibilité. La puissance et l'actualité de l'argument de Dyer, qui porte sur la constitution du sujet blanc en standard universel de représentation à l'ère du film argentique, devrait résonner pour celles et ceux qui ont pu constater combien nombre d'appareils photos numériques échouent aujourd'hui à reconnaître comme humains les visages des personnes non-blanches. La contribution

14. F. Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

15. P. Gilroy, *Between Camps*, op. cit.

16. Voir D. Fairfax, «Birth (of the Image) of a Nation. Jean-Luc Godard in Mozambique», *Film and Media Studies*, vol. 3, 2010, p. 55-67 et D. Smith, «'Racism' of early colour photography explored in art exhibition», *The Guardian*, 25 janvier 2013.

17. R. Dyer, *White*, Londres et New York, Routledge, 1997

visuelle de Seb Janiak, tisse un dialogue intéressant avec l'article de Dyer, en ce qu'il pousse à son paroxysme la construction visuelle d'une norme de beauté augmentée aussi bien par les conventions d'éclairage que par les stéréotypes raciaux. Dans cette série de portraits de Naomi Campbell et Laetitia Casta, le photographe et réalisateur français, notamment connu pour ses clips de NTM ou d'IAM, travaille en effet la matière du stéréotype au point de la rendre plastique, les visages noirs ou blancs numériquement retouchés renvoyant la lumière plutôt que l'absorbant.

À l'opposé de l'esthétique de la blancheur décrite par Dyer et déjouée par Janiak, l'article de Malek Bouyahia met en lumière ce qu'il appelle « l'inesthétique de la race » dans les écrits des médecins coloniaux en Algérie, à la fin du 19^{ème} siècle. Au-delà de la fonction curative, ces derniers se sont assignés une fonction narrative, générant une véritable littérature orientaliste au travers de techniques discursives éprouvées. Pour Bouyahia, le discours scientifique est en effet le médium d'une fantasmagorie coloniale où la fascination « exotisante » s'entremêle à la répulsion hygiéniste. Ce regard clinique rencontre dans ce numéro le regard suspicieux qui s'exerce dans la surveillance aéroportuaire. Le texte d'Amanda Watson et Shoshana Magnet porte sur le scanner corporel intégral et ses implications du point de vue de la « race », de la religion, du genre et du handicap. Retraçant les différents changements de technologie opérés par l'agence fédérale chargée de la sécurité dans les aéroports, Watson et Magnet s'intéressent à la mise en spectacle des corps, mais surtout à la façon dont les corps « hors-normes » sont jaugés « selon le standard d'un corps normatif imaginaire ». Ceci fait notamment écho aux travaux antérieurs de Shoshana Magnet qui, dans son ouvrage *When Biometrics Fail*¹⁸, souligne combien les techniques biométriques ne cessent d'échouer dans leur entreprise de contrôle. De façon ironique, les

populations que les politiques racistes (et clas-sistes) constituent en objet de la surveillance mettent malgré elles les machines en déroute : les yeux marrons sont plus difficilement reconnus par les techniques d'identification de l'iris que les yeux bleus, tandis que les scanners à empreintes digitales lisent mal celles des travailleurs manuels. L'article de Franck Freitas s'intéresse enfin à la charge raciale des artefacts, qui les constituerait en de véritables « prothèses raciales ». Il retrace deux étapes de codage de la « race » dans le processus de production : d'un côté la phase de fabrication de la marchandise, qui repose sur une racialisation de la main d'œuvre asiatique légitimant aussi bien une certaine division du travail que la machinisation de la force de travail ; de l'autre, la phase de promotion et commercialisation qui convertit les biens marchands en marqueurs de la « blackness » et supports de racialisation.

Afin de compléter la question de la reproduction technique de la « race », nous avons choisi d'interroger un autre versant, celui des dimensions raciales de la représentation de la technique. Dans cette optique, l'article de Lucie Dalibert propose d'examiner la mise en scène médiatique des prothèses de deux des athlètes les plus célèbres des Jeux paralympiques, Aimee Mullins et Oscar Pistorius. La philosophe suggère d'aller au-delà de la fonction médicale attribuée aux prothèses pour montrer comment celles-ci s'insèrent dans une politique plus large d'esthétisation et de domestication des corps selon des normes de genre dominantes. Dans la mesure où le genre est, avec la classe, l'une des moda-

18. S. A. Magnet, *When Biometrics Fail. Gender, Race, and the Technology of Identity*, Durham, Duke University Press, 2011.

19. P. Gilroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, trad. de J.-P. Henquel, Paris, Kargo, 2003, p. 122.

lités dans lesquelles la « race » est vécue¹⁹, la représentation des prothèses s'avère ici être le véhicule d'une blanchité triomphante qui prend corps dans une humanité « augmentée ». Le débat sur les techniques de production visuelle de la blanchité²⁰ se poursuit avec l'étude proposée par Céline Emeriau des messages publicitaires pour les produits éclaircissants à destination des femmes noires africaines. Ces produits éclaircissants proposent à ces femmes de « révéler » leur beauté et de progresser dans l'échelle sociale, malgré les risques de santé encourus. L'article rappelle à quel point le passé continue de hanter l'imaginaire collectif des sociétés qui ont connu le joug colonial et dans lesquelles la blanchité s'est imposée comme norme régulatrice. Emeriau apporte ainsi un élément de réponse à la question soulevée par le photographe Zed Nelson : qui crée donc cette culture mondialisée et marchandisée d'un « idéal de beauté caucasien » ?²¹. Subtilement intitulée « *Love Me* », la série de photographies qu'il présente dans ce numéro interroge la fabrication de marqueurs de « race » et de genre par les pratiques médicales et l'industrie de la beauté. Ses images permettent d'observer à quel point la blanchité est devenue « une norme de plus en plus

prescriptive proposée comme marchandise puis exportée dans le monde entier, à l'image de la pratique de la blépharoplastie (débridage des yeux) de plus en plus populaire en Asie »²². La décomposition de la « race » en une multiplicité de marqueurs a en effet ouvert la voie à la commercialisation de signes raciaux sur le marché de la chirurgie ethnique²³.

Une troisième et dernière voie explorée par les auteur-e-s de ce numéro concerne les dynamiques de redéfinition du racisme dans les espaces numériques. À partir d'une réflexion sur les stratégies (et échecs) de communication des organisations policières en ligne, François Bonnet montre combien les réseaux sociaux numériques sont désormais l'une des arènes dans lesquelles se joue la définition conflictuelle du racisme. L'étude de diverses polémiques en France et aux États-Unis permet de montrer que les erreurs organisationnelles autant que l'expression publique de policiers individuels tendent en effet « à solidifier la réputation de racisme de la police ». La contribution d'Elsa Gimenez, qui porte sur la communication en ligne du mouvement d'extrême-droite Égalité & Réconciliation, donne quant à elle à voir les concurrences militantes au sein de la « scène antiraciste ». Le groupe d'Alain Soral a en effet pour particularité de se positionner comme antiraciste au travers d'une communication multi-support qui vise d'une part à critiquer les formes les plus institutionnalisées du militantisme antiraciste et d'autre part à défendre l'idée d'un « racisme anti-Blanc ». Au travers de l'étude du site internet et des vidéos publiées par ce groupe, c'est l'analyse de l'argumentation d'une extrême droite en recomposition que propose Gimenez.

Le numéro se clôt sur un entretien avec Alondra Nelson, sociologue africaine-américaine qui interroge les sciences et techniques à l'aune des *Black Studies*. De l'évocation de l'émergence d'un « Black Twitter » dans le sillage des mobi-

20. Sur la blanchité, voir M. Cervulle, *Dans le blanc des yeux. Diversité, racisme et médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2013.

21. Voir le site officiel de Zed Nelson : www.zednelson.com/?LoveMe:text (consulté le 8 mars 2015).

22. *Ibid.*

23. K. Davis, « Surgical Passing: Why Michael Jackson's Nose Makes "Us" Uneasy », in *Dubious Equalities and Embodied Differences. Cultural Studies on Cosmetic Surgery*, Boston, Rowman & Littlefield, 2003, p. 87-104.

lisations collectives *Black Lives Matter* à des réflexions sur l'apport de W. E. B. Du Bois pour penser l'ère des réseaux, Nelson donne à voir la vitalité de la critique africaine-américaine.

Au travers de ces diverses contributions, ce numéro invite à une exploration des techniques discursives de définition du racisme, des techniques visuelles de représentation de la « race », des techniques esthétiques de reproduction des normes raciales. Il souhaite ainsi dégager des pistes de réflexion pour penser les multiples intersections entre « race » et technologie.